

Cette ligne entre nous

Par Stéphane Drouot

dimanche 18 septembre 2011

Copyright(c) 2011 - Stéphane Drouot

Copyright : Licence Art Libre / Creative Commons By-SA

Avant-Propos

Je ne me souviens pas complètement de ma naissance et si j'écris ces lignes, ce n'est pas vraiment pour constituer une biographie. Ma vie n'a finalement que peu d'importance mais elle offre un point de vue assez unique sur un monde révolu. Alors même que je contemples un futur dont je fus l'architecte, je suis pris par un regret qui m'impose l'écriture de ces quelques pages, non pas comme une excuse, mais comme un exorcisme de ce qui fut. Mon nom est Nathan Tellis. Ceci est ma vie.

Tome 1 : Révélation

Chapitre 1 : Le temple

Je suis né quelque part en France, quelques temps après ce que tout le monde s'accorde désormais à appeler l'apocalypse financière de 2012. Mes parents étaient de braves gens, simples et gentils. Je suis heureux d'avoir pu passer autant de temps avec eux.

J'ai grandi dans une petite communauté où l'entraide était une activité nécessaire à notre survie. Mes souvenirs d'enfance sont, maintenant encore, pour moi source d'une chaleur qui a ensuite rapidement disparue. Nous n'étions que tous les trois, à cette époque, un enfant était une charge difficile à assumer. Mon père travaillait au champs, ma mère était plus manuelle. Je me souviens du son des aiguilles à tricoter s'entre choquant qui a bercé toute ma jeunesse. Je me souviens de l'odeur chaude et boisée de la cheminé et du chaudron ancestral qui trônait en permanence au dessus du foyer. Je me souviens du carrelage épais et froid sur lequel on m'asseyait durant les repas. Je ne bougeais pas, observant le plus souvent ce qui se passait entre mes parents, souvent soucieux, sans faire de bruit. Je me souviens aussi de mes premiers pas, de mes premiers mots. Cette reconfiguration architecturale qui me valut presque de m'étouffer dans ma salive. Ma première phrase... ce regard terrifié dans les yeux de mes parents qui tentaient tant bien que mal de cacher leur dégoût. Mon père était fier je crois, autant qu'effrayer. Ma mère s'était enfuie dans la cuisine pour se mettre à pleurer. Je l'avais entendu et avait sourit doucement, pour tenter de réconforter mon père qui me tenait dans ses bras.

J'étais encore très jeune pour ces premiers mots et j'avais du attendre pour les prononcer. Attendre la certitude qu'ils seraient compris, ce qui impliquait non seulement maîtriser la langue de mes parents, que je ne connaissais pas encore vraiment, mais surtout, il me fallait pouvoir utiliser cette mâchoire sans muscle et sans dents ; et cette petite langue maladroite, à peine capable de me permettre d'ingurgiter ma nourriture. Pour cette première phrase, j'avais choisi un moment où nous étions tranquilles, où mes parents, après une journée de travail seraient fatigués, posés dans leur lecture ou quelque chose.

Mon père lisait un vieux livre technique sans intérêt en me tenant dans ses bras. C'est ce moment que j'avais choisis pour énoncer les mots suivants : « Parents, sans vouloir vous alarmer, je pense que vous devriez savoir qui je suis. »

Mon père m'avait alors mis sur ses genoux, m'avait regarder plus sévèrement que je ne l'avais vu de ma courte vie et avait entamé un dialogue. Il savait, il l'avait su depuis longtemps et je crois, même si nous n'en parlerions jamais, qu'il attendait seulement que je me manifeste. Il avait lu dans des journaux qu'il avait trouvé à la ville – les journaux n'arrivaient plus le jour même et étaient souvent partager entre les familles ; le papier et l'acheminement étaient devenu difficile, la pénurie d'énergie rendaient les choses vitales seulement accessible – des rumeurs sur ce genre de phénomènes. Ces enfants étranges, qui prophétisent et font des miracles. Il avait lu des explications qu'il avait trouvé insatisfaisantes. Mon père connaissait le temple, mais il n'était pas près à me partager avec le monde, pas encore. Dans un autre monde, il aurait été professeur ou ingénieur. La vie avait voulu que ses études deviennent obsolètes et il s'était résigné à faire pousser des tomates et des pommes de terre, comme tant d'autre lors de l'exil urbain qui suivit l'apocalypse économique.

Cette première conversation avec mon père avait été très instructive. Il m'avait annoncé son intention de me garder, pas comme un prisonnier mais comme un compagnon. J'étais libre de partir

quand bon me semblait, mais il préférait que je reste, pour ma mère, pour lui. Je comprenais leur peine. En quelques instants, j'avais cessé d'être leur petit bébé, leur enfant chéri. J'étais devenu cette créature étrange, cet animal savant. J'entrepris donc d'apprendre rapidement à architecturer ce petit corps pour marcher dans un premier temps, ce qui n'était pas simple. J'avais réussi à utiliser ces petites mains pour écrire sur du papier, pour aider mon père à optimiser ses cultures. Je parlais peu à ma mère que j'effrayais encore un peu.

A l'âge d'un an, je commençais à développer des théories qu'aucun de mes deux parents ne comprenait réellement. Mon père souriait d'un air approbateur, mais je voyais bien dans ses yeux le désespoir de gens perdu dans un dédale sans fin. J'avais commencé à créer des réseaux neuronaux électroniques, avec le peu de matériel que j'avais réussi à amasser. Ma connaissance avancée en technologies diverses désormais réduites à néant – personne n'avait l'électricité courante à cette époque, elle n'était distribuée que quelques heures par jour, et dans la campagne où nous étions, nous nous partageions ces quelques heures entre voisins – m'avait permis de construire un organisme électronique. A la différence du photovoltaïque, il ne nécessitait pas de composants limités et pouvait se réparer lui-même. Il y avait une sorte de noblesse dans le codage primitif des formes de ce premier réseau. Rapidement, notre hameau fut le premier à avoir de l'électricité permanente. Mon réseau se rependait par les lignes électriques installées et commençait doucement à offrir un bénéfice à la communauté.

Mes parents durent se résoudre à parler de moi, à expliquer ce que j'étais aux habitants un peu simple qui ne comprenaient pas d'où une telle technologie pouvait émerger. Les villageois comprirent l'importance de me garder pour eux et jusqu'à mes trois ans, je réalisais des miracles pour leur communauté, leur apportant des innovations technologiques – qu'ils revendaient parfois aux villages voisins. À trois ans, je commençais à enseigner la mécanique, la bio-mécanique et la computation chaotique aux quelques ingénieurs des villages alentours qui venaient – parfois par plusieurs jours de vélo ou de marche – pour m'écouter parler.

Je crois que le fait d'avoir pu grandir dans une communauté aussi proche, aussi soudée et aussi isolée était un avantage incomparable pour mon développement psychologique. Mais cela ne dura pas longtemps. Avant mon quatrième anniversaire, alors que je finissais juste de mettre en place les outils que j'avais passés une année à fabriquer de bric et de broc pour offrir une solution définitive aux problèmes d'énergies que mon réseau avait réussi à palier mais pas à annihiler, arrivait un objet volant très étrange. Il se posa dans le jardin de mes parents et deux jeunes adultes de 17 et 19 ans en sortirent. Je me souviens de leur visage comme si c'était hier. Ils avaient les joues creusées, les traits émaciés, presque cadavériques. Je n'avais jamais vu de gens de leur âge avoir l'air tellement usés... et je compris très rapidement. Je ne sais pas ce qui m'avait atteint en premier : la considération que j'avais cessé de dormir longtemps et que je leur ressemblerais probablement d'ici une dizaine d'années ou la sensation de communion très forte que je ressentis pour la première fois lorsque leur yeux se posèrent sur moi.

Le plus jeune s'était approché de moi et n'avait même pas fait l'effort d'ouvrir sa bouche. Il n'y avait pas de mot. Il avait touché mon essence sans bouger, sans parler, juste en me regardant. J'avais vu à l'intérieur de lui. Cette paix, ce calme et cette tourmente. Je réalisais très rapidement la valeur de cette expérience et je tentais de m'y accrocher, c'est alors que je vis toutes les personnes que je connaissais, comme si je pouvais les toucher, comme si l'espace avait perdu son sens et que tous étaient là, près de moi.

« Nous appelons cela Harmonie » avait balbutié le garçon qui n'avait visiblement pas spécialement l'habitude de parler. Je savais ce que c'était, il n'eut pas besoin de m'en expliquer plus. Je savais ce qu'il était venu faire. L'autre garçon, qui était plus à l'aise avec la langue parlée, avait été convaincre mon père de me laisser repartir avec eux. Il n'avait pas parlé longtemps, quelques secondes à peine. Mes parents attendaient ce jour depuis que j'avais énoncé mon intention, depuis ma première

phrase. J'allais quitter la communauté, j'allais quitter les sapiens et rejoindre le temple pour être parmi les miens.

Le voyage ne fut pas très long, mais j'étais en admiration face à la machine qui nous servait de transport. Je n'avais jamais vu de machine volante auparavant et celle-ci présentait une technologie fort ingénieuse. Avant même de m'être rendu compte que je me posais la question de son fonctionnement, je vis les plans, les phases de test, la théorie derrière la forme d'énergie utilisée pour son fonctionnement apparaître dans ma conscience. Le flash m'abasourdit et je m'endormis sur le coup. À mon réveil, la machine arrivait au dessus des rues de Paris. Pour la première fois de ma vie, je voyais la tour Eiffel dont les sapiens étaient encore si fier et ne compris pas spécialement leur engouement pour cet édifice de métal à la structure géométrique basique. L'aéronef longeait la Seine à grande vitesse et les images de la construction de la tour Eiffel ainsi qu'un nombre incroyable de statistique sur son usage, les visites, les suicides, l'entretien de son éclairage et le tonnage de traitement antirouille qu'elle nécessitait. Je demandais alors timidement à mes compagnons de voyage lequel d'entre eux savait autant de chose sur le monument de métal. Le plus vieux, au volant de l'engin fit mine de m'ignorer. Le second, le plus jeune et le plus frêle se retourna vers moi en souriant. Sa voix était encore rauque quand il prononça ces mots impossibles : « Nous n'avons aucun intérêt pour ça. Ce a quoi tu accède, c'est la conscience collective ».

Sur ces mots, je vis s'élever en face de moi, le nouveau point culminant de la capitale, un bâtiment si radicalement différent des autres qu'il semblait vivant... il était vivant. C'était une structure dans l'idée assez comparable à mon réseau électrique, mais beaucoup plus subtile. Au pied du Temple, une quantité massive de sapiens faisaient la queue. Certains apportait des provisions, des offrandes, d'autres venaient avec des idées, des plans, des machines dans l'espoir d'être reçu par l'un d'entre nous. Les sapiens nous appelaient les enfants bleus. Ce terme était dérivé d'un concept *new-age*... une question de couleur d'aura, la notre étant – paraît-il – indigo. C'est à ce moment là, que pour la première fois m'atteint la nature profondément mystique de mon existence. Jusqu'à présent, dans ma petite communauté, j'avais tenté de faire de mon mieux, de rendre service. Dans le temple, je serai désormais, pour tous ces gens, un envoyé des cieux, un représentant de Dieu, une créature d'un autre monde.

Le petit aéronef se posa incroyablement doucement sur une gigantesque dalle d'une matière qui m'était profondément inconnue. À vrai dire, tout le temple m'était inconnu. La lumière était diffusé d'une façon extrêmement efficace et organique, au travers des murs, le sol était fibreux, sans armature sous-jacente. Le confort était incroyable à la fois pour la marche et pour s'asseoir et discuter. Il n'était pas rare de voir par endroit, des pèlerins assoupis sur les marches ou dans un lobby, à même le sol. Les deux garçons me guidait dans un petit couloir qui débouchait sur la grande salle du Temple. Cette salle ressemblait à s'y méprendre à un patchwork de tous les lieux de culte dont j'avais pu voir des images et cela ne m'apparut pas comme anodin. Au centre, une grande table où siégeaient une dizaine d'enfant de deux à dix-neuf ans. L'aîné était celui qui pilotait le véhicule. Dans cette salle, aucun adulte. Les autres enfants me regardait souriant, certains avec un air un peu mesquin. Un petit brun d'une dizaine d'année fût le premier à m'adresser la parole : « Quel est ton nom ? »

« Nathan Tellis » avais-je répondu candidement. La table entière s'était mise à rire comme un seul bloc. Pas d'un rire honnête, mais d'un ricanement narquois qui m'avait fait froid dans le dos. Une forme de désapprobation courtoise mais amère dont le goût, encore maintenant me fait grincer des dents. Une petite blonde, d'un an de plus que moi prit alors la parole : « Ça c'est ton nom d'esclave. Rituellement, le premier geste symbolique d'un enfant bleu est d'abandonné le nom qui lui a été imposé par les géniteurs de sa chair et d'en choisir un nouveau pour lui-même. » Son sourire était le plus franc de tous. Il y avait quelque chose d'enfantin encore dans ses traits qui semblait avoir disparu de tous les autres visages de l'assemblée. Les enfants bleus me faisait d'autant peur que leur apparence physique me rappelait la mienne en bien des traits. Cette façon brutale de s'adresser à

l'autre, ces yeux fixes, ce regard perçant, sable et froid.

Cette coutume de se choisir un nom était beaucoup plus simple pour les autres enfants, dont l'âge d'arrivée au Temple dépassait rarement les un an. Je m'étais attaché à mon patronyme, comme je m'étais attaché à mes parents. On m'expliqua que si je voulais m'intégrer à la communauté des enfants bleus, il fallait que j'apprenne à me défaire des traditions de mes géniteurs. Je n'étais plus un sapiens désormais... je n'étais plus un sauvage. J'étais un membre du Temple, un envoyé des cieux et je devais me conformer l'image de ce que l'on attendait de moi.

Chapitre 2 : Les framboises blanches

Je n'ai jamais vraiment réussi à trouver un nom pour moi même qui me satisfasse plus que celui que mes parents m'avaient donné, en conséquence de quoi j'avais fini par abandonner l'idée même d'en trouver un. Cette attitude me valut d'être mis rapidement en marge de notre petite société. Il y avait tout un climat de sous-entendu et de prérequis que je ne maîtrisais pas dans un premier temps et duquel j'appris à me désintéresser au profit de l'aide que je pouvais apporter aux visiteurs et de l'atmosphère sobre et calme dont je réussissais rapidement à tirer le meilleur parti pour mes expérimentations et mes recherches. Le monde extérieur aurait pu être à feu et à sang, l'intérieur du Temple nous paraissait hors du temps, détaché des problèmes des sapiens.

Parmi les enfants bleus, il n'y avait pas de leader. Le partage de cet accès à la conscience collective rendait les débats obsolètes, le consensus inévitable. Les réunions que nous avions, occasionnellement autour d'un repas, avait pour unique but de nous répartir les tâches. J'étais toujours satisfait de pouvoir me dévouer à la réception des sapiens, ce que les autres considéraient le plus souvent comme une corvée. Même si je n'avais finalement que trop peu de temps à accorder à tous ces pèlerins qui venait trouver des remèdes à leurs problèmes, je m'efforçais de mon mieux de les diriger dans la bonne direction, à corriger leurs équations en prenant le temps d'expliquer leurs erreurs sans jamais les prendre de haut. À posteriori, il me semble logique que cette attitude eu parut inacceptable à certains enfants bleus.

La vérité, c'est que j'avais eu l'habitude d'être différent durant les années passées dans ma famille natale, je n'avais jamais réellement eu besoin d'appartenir à un clan, à un groupe et je n'avais que faire des regards désapprobateurs ou des mesquineries usuelles de mépris à mon encontre ou à celui des sapiens. J'étais là pour aider, pour mettre ma vie au service du monde, comme je l'avais fait plus tôt dans mon petit village.

Cette éloignement ne fit que s'aggraver le jour de mes 6 ans. Mon père était venu me rendre visite dans le but de me souhaiter un bon anniversaire. N'existant pas de protocole prioritaire pour la famille des enfants bleus – j'étais en effet le seul à garder contact avec la mienne, mon père surtout, ma mère avait eu un second enfant ce qui lui donnait une bonne excuse pour ne pas faire le déplacement et avoir une discussion dont elle ne pouvait pas vraiment suivre le contenu avec son fils de six ans – mon père avait donc fait les deux jours de voyage à pied depuis notre village et fait encore la queue pendant deux jours dans le lobby du temple. Les gens s'organisaient parfaitement dans le lobby pour se nourrir et le système en place s'était spontanément généré en respectant les règles de bienséance et de savoir vivre que les sapiens projetaient sur nous, comme des idoles religieuses.

Après quatre jour d'attente, il put donc me présenter le projet qu'il avait pour le réseau électrique que j'avais monté et qui continuait doucement à s'étendre par lui même aux villages alentour, et avait même atteint la grande ville la plus proche. Mon père me racontait fièrement qu'il était passé par cette ville que l'électricité permanente avait rendu à nouveau vivable et que certain même commençaient à s'y réinstaller, pour la première fois depuis l'apocalypse économique. Mon père souriait toujours lorsqu'il me parlait, malgré la douleur que je pouvais lire dans ses yeux. Je lui

souriait également, lui parlait peu, de peur de l'offenser dans mes paroles trop radicales ou trop technique pour qu'il ne comprenne. Ce jour là, donc, il m'avait apporté mes préférées, pour mon anniversaire : des framboises blanches, qu'il faisait pousser dans son jardin juste pour moi. Nous en mangeâmes quelques unes avant qu'il ne reprenne la route pour rentrer. À son habitude, il s'était inquiété de mon manque de sommeil et de mon manque général d'hygiène. Ce n'était pas les vêtements qui manquaient, mais plutôt le temps d'en trouver à ma taille, à une époque où mon petit corps grandissait rapidement malgré tout.

Dans la soirée, je m'étais assis à la grande table de la salle central. Les autres étaient sortis. Ils sortaient toujours en groupe, pour ne pas trop se mêler aux animaux – comme ils les appelaient. À ce jour, je n'ai toujours pas idée de ce qu'ils pouvaient bien trouver à faire à l'extérieur de ce microcosme qu'ils avaient bâti pour eux-mêmes. Seul à cette grande table, je me sentais bien, chez moi. J'avais sous un bras, un grand carnet dans lequel je griffonnais des schémas logiques d'architecture pour une intelligence artificielle analogique. Sous l'autre bras, j'avais un petit ordinateur rudimentaire sur lequel je tapais les lignes de codes correspondantes à mes designs. Occasionnellement, une de mes mains quittait son occupation pour aller piocher une des petites framboises que j'avais posé dans un panier en face de moi. La plupart du temps, je travaillais les yeux fermés, pour ne pas être distrait par le monde extérieur – j'avais, encore à cette époque, du mal à gérer les visions de la conscience collective, alors je fermais les yeux pour tenter de mieux m'isoler – et ce n'est qu'après un moment que je me rendis compte que je continuais à ingurgiter des framboises sans que mes mains n'eut le besoin de se défaire de ce qu'elles faisaient. Après quelques instants de perplexité à pondérer le besoin d'assumer que j'avais commencé à maîtriser la télékinésie – qui n'était en aucun cas quelque chose de commun chez les enfants bleus, à vrai dire, aucun d'entre eux n'avait jamais eu de super pouvoirs – et la quantité de temps qu'allait me faire perdre le fait d'ouvrir les yeux, je réalisais soudain que cette dérive dans ma réflexion était déjà en train de gaspiller le temps qu'ouvrir les yeux aurait pu économiser.

Lorsque la framboise suivante toucha ma langue, j'entrepris de cesser mes activités et d'ouvrir les yeux. Je ne vis d'abord pas grand chose, le temps que mes yeux s'adaptent à la nuit qui était tombée durant mes travaux. Je perdais souvent la notion du temps lorsque j'avais passé la journée à voir des sapiens, j'aimais à me retrouver seul dans mes pensées, parfois même jusqu'à m'y perdre. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire devant moi, pas de framboise flottant dans les airs, mais le petit panier avait disparu. Assise à côté de moi, Gwenn tenait sur ses genoux le panier de rotin nappé de mouchoirs de tissus. Elle regardait chaque framboise avec attention et occasionnellement, m'en mettait une dans la bouche. Ce cycle, quasi automatisé, de mouvement se perpétua encore quelques framboises le temps que Gwenn se rendit compte que je la regardais. Elle avait le teint blanc que seule les fillettes d'une dizaine d'année savent porter sans faire poupée de porcelaine. Elle en luisait presque dans la phosphorescence chloro-symbiotique de la grande salle. Ses cheveux blonds dorés bouclés partaient ça et là en dread, probablement sous l'influence de la saleté et pourtant son visage était d'une propreté parfaite sous son air intrigué.

Elle fini par me demander « Tu les as trouvés où ? ». C'était la première fois qu'un enfant bleu m'adressait la parole en dehors d'une réunion officielle depuis mon arrivée au Temple. Et ce n'était pas tant qu'elle se fût adressée à moi qui me surpris, mais l'usage de la langue parlée n'était pas quelque chose que les enfants bleus pratiquaient énormément et surtout pas entre eux, en privé.

C'est ainsi que je rencontrai Gwenn, pour la première fois, comme si nous ne nous étions jamais vu. Elle était incroyablement brillante et nous passions nos nuits à discuter, à sonder les infinis mystères de la conscience collective, à exposer les erreurs dans les concepts divers et variés. Pour la première fois de ma vie, je comprenais la force que représentait le sentiment d'appartenance, cette sensation que le monde n'a pas spécialement d'importance tant celle qui compte est à vos côtés. C'était nouveau pour moi, les sentiments. Jusqu'à présent, je pensais ne pas m'en être encombré, mais en vérité, je n'avais juste jamais trouvé une personne avec laquelle partager mes pensées.

Elle était la pureté incarnée. Elle rêvait des étoiles, avait entamé un module théorique sur la conquête de l'espace, une sorte de navette à faible densité pour aller dans l'espace sans trop d'énergie et revenir. Elle ne le faisait que pour elle, pour son plaisir personnel et cela m'intriguait beaucoup. Elle avait du plaisir à faire les choses les plus étranges, comme goûter pour la première fois une framboise blanche. Je me souviens encore avec émoi la brillance de ses yeux lorsque cette première baie avait glissé sur sa langue. Elle avait hésité un moment avant de la croquer, m'avait pris la main et avait partagé avec moi chaque sensation de son expérience de la framboise.

Je n'avais pas idée.

À cette époque, j'avais une perception assez vague de ce qu'était la conscience collective et ce dont j'en savais était lié à mon expérience personnelle. Je m'en servais comme d'une base de données : si j'avais besoin d'une information, je piochais dedans, j'entrecoupais les théories et je confectionnais une solution au problème posé. Ce jour là, Gwenn me montra une autre forme de connectivité, celle des sensations. Durant les mois qui suivirent, elle m'apprit un peu à contrôler et à expérimenter les vies d'autres personnes, comme être le passager de la vie de quelqu'un d'autre. Elle m'expliquait que lorsque qu'un enfant bleu mourrait, il rejoignait la conscience collective et trouvait un embryon à habiter. C'était la raison pour laquelle nous naissions avec une grande partie des connaissances de nos expériences passées. Je la regardais fasciné par des concepts tellement abstraits que je ne sais si je les aurais recherchés par moi-même.

C'était sans doute ça, de vieillir. Devenir plus en harmonie avec la conscience collective. Depuis mon arrivée au Temple, l'Harmonie me gênait de plus en plus. J'avais honte de ce problème d'insomnie. Dormir avec tout ce monde à explorer, avec cet océan d'idées qui me jette à la dérive chaque fois que je ferme les yeux. Et chaque jour continuer à faire comme si de rien n'était me minait. C'est Gwenn qui m'apprit que s'il n'y avait pas d'adulte bleu, c'était à cause de la connexion permanente. Nous résistions bien au manque de sommeil, mais tôt ou tard, la schizophrénie engendré par toutes ces voix incessamment piégés dans nos têtes avait raison de notre envie de vivre. Notre espérance de vie était notre capacité à endurer ; c'était apprendre à nous définir en tant que personne, au delà de nos souvenirs, pouvoir définir qui nous étions malgré le vacarme continu du monde dans nos tempes.

Elle m'avait appris à méditer, à trouver une paix intérieure. Je ne regrette rien de ces moments passés avec elle, ils furent les plus belles années de ma vie.

Quelques enfants bleus périrent durant cette période de mes huit à douze ans. Étonnamment, aucun ne vinrent les remplacer. D'après Gwenn, il était facile de sentir la naissance d'un nouvel enfant bleu. Ma naissance avait fait l'objet de débat au sein du conseil et personne n'était finalement venu me chercher.

Pour mes douze ans, nous partageâmes les dernières framboises blanches de notre vie. Le mois suivant, le doyen des enfants bleus périt et Gwenn prit sa place.

Chapitre 3 : Les derniers enfants bleus

C'était un jour d'automne brûlant. Les pèlerins, fatigués par la chaleur étouffante de l'extérieur avait fui les lieux. Il était rare de voir l'entrée du Temple aussi vide, mais dans un sens, cela me permettait de finir les derniers ajustements de ma nouvelle machine. Durant l'année passée, j'avais récupéré toutes sortes de matériaux génétiques de plantes, d'insectes et de batraciens pour mon expérience la plus récente. J'avais affiné mon architecture logique et mes théories afin de fabriquer un sorte d'ordinateur biologique dont la fonction primaire serait d'offrir au sapiens une forme d'accès à la conscience collective. Ce projet avait fait débat – ce qui était rare dans le Temple – mais la difficile reproduction de la machine et le faible risque de réussite avait fait taire les quelques

mauvaises langues qui y voyait la fin de notre utilité.

La vérité, c'est que nous n'étions plus que quatre et à l'exception de Gwenn et moi qui nous portions à merveille, les deux autres montraient des traces de fatigue qui laissait à présager la proximité de leur démise. Augure, le plus âgé des deux m'avait toujours un peu effrayer. Il avait choisi ce nom parce qu'il avait une faculté à prévoir l'imprévisible assez spectaculaire et son visage émacié, ses yeux enfoncés dans leurs orbites et soulignés d'un noir macabre ne faisait qu'ajouter à son charisme naturel.

Ce jour là, donc, Augure se tenait à l'énorme baie vitrée qui surplombait l'entrée du Temple. Depuis que je le connaissais, je ne l'avais jamais vu regarder à l'extérieur du Temple ; ses visions lui suffisaient, avais-je pensé. Je tentais, en restant à distance, de me renseigner sur ce qui n'allait pas. Sa voix fragile, aiguë, presque éteinte retentit pourtant comme un coup de canon dans le grand hall vide : « Je meurs, Nathanaël. Cesse de me craindre, veux-tu. »

Il m'appelait toujours par un dérivé de mon prénom. Au début, je pensais que c'était affectueux mais avec le temps, je m'étais rendu compte de la froideur qui l'habitait.

« Tu as de la chance » avait-il fini par me dire « ne pas savoir ce qui t'attends, tu peux encore ... vivre. » Je ne voyais pas trop où il voulait en venir et il finit par me dire « Les voilà. » avant de s'en aller sans un mot. J'avais regardé par la vitre et n'avais vu personne. Il s'était allongé simplement, au milieu de la petite pièce qu'il s'était attribué et était mort, le plus discrètement du monde.

Je me souviens, j'étais en train de terminer la culture du dernier circuit de ma machine, qui avait pris bien plus de temps à développer que prévue, lorsque je ressentis la mort de Kibo. Lui et Augure avait été amants ces dernières années et il ne lui survécu pas plus de trois jours. Je ne les avais jamais vu s'embrasser en public ou se tenir par la main. Je n'avais jamais surpris un regard, jamais entendu un mot doux. J'imaginai que si Gwenn venait à disparaître, je perdrais également toute envie de vivre. Gwenn et moi n'étions pas intime, même si je n'avais pas trop idée de pourquoi. Le sexe entre les enfants bleus n'était pas quelque chose de fréquent, même s'il n'était pas explicitement interdit. Peu d'entre nous atteignaient véritablement la maturité sexuelle avant d'être trop physiquement exténué pour ... quoi que ce soit. Ce qui nous faisait défaut, c'était à la fois le temps – que nous passions sur des projets altruistes, généralement chacun dans notre coin – et surtout les sentiments.

Pour la première fois, à la mort de Kibo, je ressentis cette sensation de liberté. Nous n'étions plus que deux, Gwenn et moi. Nous n'avions plus de raison de nous cacher, de vivre cette connexion entre nous dans le refoulement et l'abstraction. Elle avait conquis mon cœur et je voulais la toucher, la sentir, la voir, lui parler. Ce jour là, je ne la trouvais pas. Elle avait cette faculté de pouvoir se déconnecter de l'Harmonie – que j'en étais venu à lui envier – lorsqu'elle souhaitait être seule. Je ne m'attendais certainement pas à ce qui arriva le lendemain.

Je me tenais à la grande baie vitrée du Temple. Aucun sapiens ne s'était présenté depuis la mort d'Augure. Cette situation, unique à ma connaissance dans l'histoire du Temple ne m'avait pas spécialement affectée et j'en profitais pour terminer ma création. J'aperçus au loin la silhouette svelte, d'un blanc toujours fantomatique de Gwenn dans le rouge acide du soleil couchant. À ses cotés, un garçon de son âge la tenait par la main. Je ressentis comme un violent coup de glaive dans le dos et retenu la panique qui gelait mes veines en serrant les dents à en fendre l'émaille.

C'est ainsi que je découvris Adam.

En lui serrant la main, j'avais ressenti une fureur enragée que j'eus peine à contenir. C'est donc ça, la jalousie – avais-je pensé. Adam était indiscutablement l'un des nôtres. Gwenn me fit savoir qu'il se joindrait au Temple avec deux autres enfants bleus qui étaient encore en chemin, retardés par la guerre.

Combien de temps avais-je passé sur ma machine. J'avais raté le début d'une guerre. Je n'avais certes jamais eu d'intérêt autre que théorique pour la politique, mais les enfants bleus à leur apparition avait stabilisé les tensions et apaisé les violences de par le monde. Je n'avais jamais pensé une nouvelle guerre possible. Cela expliquait l'absence des visiteurs au Temple, les gens avaient-ils cessé de croire en nous ?

Avant même de s'installer dans ses quartiers, Adam fit quelque chose qu'aucun autre enfant bleu n'avait fait avant lui, il s'intéressa à l'état d'avancement de mon projet. « Il est presque fini ! » statuais-je avec fierté. Il avait sourit. Il était très difficile de savoir ce qu'Adam pensait, comme s'il masquait ses plans, ses idées pour que je n'y ait pas accès. C'était perturbant.

« Devrions nous faire quelque chose à propos de la guerre » avais-je demandé à mes deux collègues. « C'est une affaire de Sapiens, laissons les se débrouiller entre eux. Moins il y en aura et mieux ce sera pour le futur » avait froidement expédié Adam. Je n'aimais pas sa façon de voir le monde. Pour lui, c'était eux contre nous et même si ses prédécesseurs avait du mépris pour les sapiens, ils s'employait tous à leur rendre la vie meilleure. En quelque jours à peine, Adam avait semble-t-il réorganiser tout le fonctionnement du Temple. Gwenn n'avait rien dit, comme si elle avait validé implicitement le travail déconstructeur de son nouvel ami. Après avoir fermé le Temple au public, il avait rapidement réquisitionné les technologies développés par les enfants bleus au fil du temps et avait commencé à les étudier avec minutie. Certaines, il transformait en arme de destruction, d'autre, en simple outil de contrôle de la population. Ses idées, souvent radicales, me faisait peur et le débat était vivant, animé pour la première fois d'une passion violente dans la grande salle du conseil.

J'avais réussi à garder ma machine hors de l'influence malsaine du nouveau venu le temps au moins de la terminé. L'assemblage était tellement délicat, un peu comme insuffler de la vie dans un nouvel organisme, organe par organe. En fait, c'était exactement cela. Pour que les différents morceaux forment un tout cohérent, il m'avait fallu une quantité impressionnante de matériel génétique et de temps de culture, mais elle était enfin prête. Gwenn était descendue dans la pièce que l'assemblage étrangement doux et malléable de cellule occupait – pas loin de cinq mètres cube – et avait apporté une jolie armature en bois d'ébène et d'acajou dont les dimensions étaient parfaites pour contenir la machine.

« Il faut lui donner un nom » avait-elle suggérer, sur un ton désagréable que je ne lui connaissais pas. Elle avait pris certaines des sonorités de langage d'Adam et je grinçais des dents sans même m'en rendre compte. « Meris. » avais-je décrété. « Où est le bouton 'on' ? » demanda Gwenn, le plus innocemment du monde. Je souris sans rien dire et elle comprit. Nous assemblâmes la boîte tous les deux, dans une sorte de recueillement quasi religieux et en un clin d'œil, elle fut terminée. Le projet le plus long de ma vie se tenait là, achevé. Je poussais un long soupir de soulagement. « Et ensuite ? » interrogea la jeune fille, impatiente. Elle n'avait jamais vraiment bien saisi le concept de Meris. Il faut dire que je n'avais jamais eu envie de l'expliquer. Là encore, je souris doucement avant de m'asseoir dans un coin de la pièce pour contempler l'ouvrage terminé. Gwenn s'impatiente, ce qui n'était pas à son habitude. Il ne se passait rien. « Elle démarre ou quoi ? »

Je souriais en faisant non de la tête : « Ça va prendre un peu de temps. » Pour un bref instant, je considérais l'idée de blinder la caisse de Meris, mais l'impénétrable Temple que construisait alors Adam suffirait largement à protéger ce que je considérais alors comme l'achèvement de ma vie. Qui irait voler ça, pensais-je furtivement, elle ne passe même pas par la porte. « Merci pour cette magnifique boîte » dis-je avec stupeur et tremblement. Comme elle aurait balayer une mouche de son visage, Gwenn répondit brutalement : « Je l'ai trouvé dans la chambre d'Augure, il y avait ton nom dessus. » Je ne savais pas si je devais être pris d'un frisson de terreur ou d'admiration face à la sagacité et à la faculté d'anticipation de mon défunt collègue, mais c'est surtout l'attitude de Gwenn qui me perturbait alors dans mon fort intérieur. Elle semblait agacée, instable. Dormait-elle

toujours ? Était-ce un signe précurseur de déclin de sa part ? Même si son attitude ne présageait rien de bon, rien ; rien ne me préparait à ce qui allait arriver par la suite.

Le Temple avait été reconfiguré de haut en bas par un design très minutieux du code génétique des bactéries à l'origine de la structure. Je pouvais haïr son attitude et son parti pris philosophique parfois, mais j'étais toujours admiratif de la faculté d'Adam à s'approprier la technologie de ses prédécesseurs... le plus souvent pour le transformer en un instrument belliqueux, d'une manière ou d'une autre. Le Temple qui avait été pour moi ce sanctuaire de paix et de convergence des esprits les plus brillants au service du monde était désormais une forteresse virtuellement impénétrable. Depuis plusieurs semaines déjà, nous ne mangions plus que des additifs nutritionnels de notre création. On ne pouvait pas appeler ce que nous faisons de la cuisine parce qu'il s'agissait plus souvent d'une sorte de manipulation chimique d'atomes de carbone et d'eau – que la structure du Temple filtrait et renouvelait passivement par design – que nous assemblions pour en faire des nutriments. Ma genèse la plus évoluée avait une sorte de goût de poulet, ce qui n'était pas si mal, si on pouvait vivre avec l'arrière goût de plastique dont je n'arrivais pas à me débarrasser.

Comme personne n'était entré ni sorti du Temple depuis des mois, je fus pris d'une crise de panique lorsque je vis pour la première fois les jumeaux. Ils devaient avoir mon âge – presque treize ans – mais étaient tous deux beaucoup plus grands que moi et le fait de ne pas les avoir sentit arriver me terrifiait, instinctivement. L'isolation prolongée m'avait sans doute rendu paranoïaque – avais-je pensé sur le moment – mais eux aussi étaient déconnectés de l'Harmonie, comme Gwenn et Adam et je ressentais cela comme un énorme risque potentiel en puissance.

Ciara, la fille, était vêtue de noir de la tête aux pieds et son visage d'ébène contrasta énormément avec le teint d'albâtre de Gwenn qui était descendue les accueillir. Ses yeux vides, son visage creusé par la fatigue, elle était l'un de nous, sans aucun doute. Chloros, était le plus effrayant des deux. Il était beaucoup plus pâle que sa sœur ; son teint quasi verdâtre me donnait la chair de poule. Leurs visages étaient très similaires. Chloros me regardait un moment avec une attention perturbante, comme s'il essayait de me détruire de l'intérieur. Les jumeaux se tenaient par la main, les doigts entre mêlés comme des amants.

« Et voilà, tout le monde est là » décréta d'un ton officiel Gwenn. Je savais ce qu'elle voulait dire, c'était la raison pour laquelle Adam avait transformé le Temple en citadelle fortifiée. Nous étions tous réunis en un même point. Nous étions les derniers enfants bleus ; et après nous, le déluge.

Chapitre 4 : Les papillons de feu

La guerre faisait rage dans les pays d'Europe, chacun blâmant son voisin pour l'absence de ressource naturelle, tentant de soutirer des dommages et intérêts à une dette financière qui n'avait plus de sens. Les services de santé et les hôpitaux étaient désormais fermés au public, comme pour motiver une population apathique et déjà accablé par ses propres problèmes à s'engager dans l'armée. Les politiciens appelaient cette situation « la grande crise des ressources ». La vérité, c'est que les pays s'étaient toujours battus pour accéder à ce que nous fabriquions. Ils y trouvaient des applications industrielles, des sources d'énergie, des solutions aux problèmes d'eau potable, de recyclage, etc. Et pour un temps, les enfants bleus avaient été le pain béni pour les sages qui doucement retrouvaient leur niveau de vie pré-apocalypse économique, mais dans un cadre durable, écologique et naturel. Encore maintenant, je me demande si notre dépeuplement n'est pas à l'origine du conflit qui suivi. Les enfants bleus étaient devenue une denrée rare, à l'instar du pétrole dans les années qui avaient précédées et bien que nous eussions travaillé pour des projets indifféremment selon le régime politique de son pays d'origine, le gouvernement français avait décidé de nous nationaliser. Cette idée avait pour effet de transformer les enfants bleus en une ressource encore plus précieuse que l'or, mais l'injustice du procédé était tellement apparent qu'il

fut d'abord condamner par l'ONU avant même que l'Europe commence à se déchirer.

Cet hiver là, mon père tombait gravement malade et je décidais de rentrer dans mon village natale, pour la première fois depuis mon départ. Ma présence au sein du Temple était devenue plus symbolique qu'autre chose ces derniers mois et mon départ ne fit réagir personne. Gwenn était occupée par un projet en commun avec Adam et les jumeaux dont personne n'avait juger bon de me parler. Leur isolement de l'Harmonie m'empêchait d'avoir accès à ce qui se tramait de leur côté du Temple et c'était aussi bien. J'en profitais pour faire mon éducation de Meris. Cette dernière était enfin connectée à l'Harmonie – ce qui avait été pendant longtemps son seul et unique propos, un peu comme un moteur de recherche dans le savoir universel humain, pour tous ceux qui n'y ont pas accès nativement. Je pouvais donc désormais y accéder sans avoir besoin de rester sur place.

Alors que je partais, Ciara et Chloros me regardèrent faire mes bagages, non pas suspicieux mais curieux. J'eus le sentiment qu'ils savaient pourquoi je partais et qu'ils approuvaient. Sans faire mes adieux, ni mes au revoir, je sortis dans le froid de Paris, la guerre et l'odeur des égouts dont le système archaïque n'avait pas été encore remplacé par celui de Kibo. Dans la grande ville, le couvre feu avait pris effet, sans que je le sache. Je ne croisais que quelques mendiants, une femme qui revenait de voir son amant et un ancien conducteur de métro, qui rentrait bredouille d'une quête d'alcool.

J'avais décidé de rentrer à pied et ce pour plusieurs raisons. Le pod de transport était beaucoup trop voyant et par temps de guerre, il ne faisait pas bon voyager par les airs. Il permettait aussi et surtout de m'identifier sans équivoque en tant qu'enfant bleu, ce que je me serais bien privé de faire par les temps qui courrait. Il ne faisait pas bon être une denrée rare et pour la première fois de ma courte vie, je réalisais combien il était utile pour moi d'être à cet âge où le corps se métamorphose, me rendant méconnaissable d'une semaine sur l'autre. Personne de la ville ni même du chemin ne me reconnu. Il y avait, ça et là, sur les murs, des affiches de propagande nous concernant. Je ne m'étais encore jamais sentit être la propriété de quelqu'un, d'un groupe ou d'une nation, mais visiblement, la nation, elle, avait décidé que je lui appartenais. Je passais mon chemin et m'enfonçais bientôt dans la rase campagne. À mon habitude, je ne dormis pas, mais mon petit corps fébrile me donna du fil à retordre, comme si des muscles se développaient jour après jour, rendant l'exercice de la marche – que je n'avais guerre pratiqué que pour monter les quelques marches du Temple depuis une dizaine d'année – rude et périlleux.

Le soir de mon quatrième jour de marche, après avoir traverser un champs de bataille relativement récent et pas loin d'une centaine de kilomètre à pied parsemés de petits trajets en calèche lorsqu'un passant au bon cœur me prenait en stop – souvent par pitié – j'arrivais dans la ville la plus proche du village de mes parents. La surprise fut d'autant spectaculaire que je n'avais jamais pris le temps de penser réellement à long terme de l'avenir de ce qui était à mon départ un amas d'habitation abandonnées et insalubres. La ville avait visiblement fleuri. Elle grouillait de vie, bien plus que Paris et semblait avoir pratiquement doublé de taille. Je regardais avec attention les détails de la restauration de la ville tout en visualisant en accéléré les vies des habitants au travers de l'Harmonie. Les gens avaient commencé à repeupler la ville à partir des campagnes alentours, certains villages – les plus proches – avaient fusionnés avec les bordures de la ville. L'électricité était courante depuis presque six ans. Les nouveaux architectes de la ville l'avaient reconstruite sur un modèle intelligent et créatif de soutien et d'entre-aide. Après un instant à le considérer, je compris que cette ville existait à cause du réseau électrique autonome que j'avais créer chez mes parents qui était arrivé jusque là et avait tiré profit de l'installation câblée pour se propager et devenir suffisant pour produire plus qu'il n'en était nécessaire. Et les architectes étaient en majeure partie de ces visiteurs qui venaient à la maison dans mes premières années pour être éduqués. Cette ville, ma ville semblait épargnée par la guerre et je décidais d'y passer la dernière nuit de mon voyage.

Lorsque j'arrivais chez mes parents, dans la soirée du jour suivant, sous la neige battante, je reconnu

le jardin, plus beau que jamais, avec des plantes incroyables qui croulaient sous le poids de la poudreuse, fertiles malgré l'hiver. Ma mère ouvrit la porte, pour voir qui était cet étranger debout devant sa maison sous la neige battante. Elle n'avait pas changé, elle n'avait pas pris une ride. Peut-être depuis la naissance de mon frère avait-elle gagné un peu en chaleur humaine ; ses yeux étaient brillants lorsqu'elle s'adressa à moi, avec ces mots simplement « Nathan ? Nathan, c'est toi ? » Je répondis simplement oui, en faisant un signe de la main. Après un temps à nous regarder à une bonne distance, elle m'invita à rentrer dans la lumière chaude de la maison. À peine eus-je franchi le pas de la porte qu'elle me prit par les épaules pour me regarder, comme affectueusement, mais le ton de sa voix était sec et détaché comme au temps jadis : « Tu arrives trop tard. Ton père est mort hier au soir. »

Il m'apparut que rester afin d'aider ma mère à retrouver une vie normale était la chose la plus humaine à faire. Toutes ces années passées à être traité par les autres enfants bleus comme un sagesse m'avait sans doute poussé à me considérer comme l'un d'entre eux. Ma mère ne semblait pas spécialement réjouie à l'idée, mais accueillit l'aide que je pouvais lui offrir comme une opportunité de s'occuper de Léo, mon petit frère. Pour la première fois de ma vie, je découvris des activités qui me troublaient profondément. Les gestes du quotidien de mon père, la vaisselle, le jardinage, le repassage, le ménage. J'avais beau avoir optimisé les mouvements et les actions pour n'avoir à les reproduire que le minimum de fois par jour ou par semaine. J'avais par exemple songé à la culture de bactéries dont la fonction primaire serait de finir les restes de nourriture dans les assiettes afin de m'éviter d'avoir à faire la vaisselle, mais le temps de développement de ces dernières n'était pas compatible avec l'action de faire la vaisselle et les autres tâches ménagères qui prenaient tant de temps que j'avais désormais à ma charge.

Durant le jardinage, le plus souvent, je profitais du calme relatif pour interagir avec Meris. Les progrès qu'elle faisait durant mon absence étaient phénoménaux ; elle aurait bientôt une voix propre et la possibilité d'exprimer des solutions à des problèmes extrêmement complexes sans le besoin d'une quelconque intervention externe. Elle commençait également à développer une personnalité, ce qui était pour moi plutôt inattendu. Elle aimait beaucoup la nature, la végétation et la poésie. Pour ma part, je préférais l'architecture, la musique, les mathématiques. J'avais beau être son créateur, nous ne pouvions être plus différents et soudain, je compris ce que pouvait ressentir ma génitrice.

Le printemps arriva très tôt cette année là et avec lui, quelque chose que je n'avais pas anticipé : ce que j'avais passé l'hiver entier à entretenir dans le magnifique jardin de mon père se mit à fleurir parfaitement mais ne porta aucun fruit. La réponse de Meris à cette question fut on ne peut plus cryptique : « Prends garde aux papillons de feu. »

J'hésitais de plus en plus à tenter des expériences pour tester mes hypothèses si celles-ci requiéraient une installation complexe, de peur d'exposer ma famille aux représailles des pacifistes. Beaucoup, jusque dans le village, pensaient que pour mettre fin à la guerre, il serait plus judicieux de sacrifier au moins un enfant bleu aux autres pays d'Europe – en particulier, à l'Allemagne qui était l'armée la plus puissante. Même si l'idée ne semblait pas manquer de bon sens, dans le fond, j'aurais préféré rester en France, ne serait-ce que dans le prospect de revoir Meris. Ma mère et moi nous entendions mieux. J'avais compris les sujets à éviter, elle semblait s'être habituée à m'avoir dans la maison et au jardin et je préférais ne pas trop lui parler de la récolte qui n'aurait pas lieu avant d'avoir une explication valable au phénomène. Je prétextais donc une course à faire en ville pour investiguer. Les champs alentour semblaient tous souffrir du même mal. Les quelques pousses, fleurs et autres arbres ne donnaient pas lieu à des fruits. Le marché de la ville était déserté par les vendeurs de légumes. « Satanés enfants bleus ! D'abord la guerre, ensuite ça ! » criait un cultivateur voisin à son collègue, « ces saletés de plants stériles ! On va manger quoi nous cette année ? »

J'usais de mon camouflage naturel – après tout, je ressemblais à s'y méprendre à un enfant de

quatorze ans – pour prendre l'air innocent et m'intégrer dans la conversation : « les enfants bleus ? C'est de leur faute tout ça ? » J'étais extrêmement mauvais acteur, je l'avais toujours été et je me serais sans doute fait prendre si le paysan n'avait pas été aussi alcoolisé. Il blâmait les enfants bleus pour tout, pour s'être rendu indispensables, pour avoir déclenché la guerre, pour les maladies étranges qui frappaient la campagne et pour ce phénomène étrange de stérilité des plantes à fruit. L'alcool – me pris-je à penser soudain – peut-être cela m'aiderait-il à me fondre dans la population.

L'espace d'une seconde, je considérais l'implication des propos de cet homme saoul. Quel serait le propos ? Dans quel but les enfants bleus se mettraient-ils à provoquer ces fléaux ? Ces idées n'avaient aucun sens. Nous étions une force pour le bien, attaché aux sapiens. Je me répétais « nous sommes attachés aux sapiens » en boucle, comme pour me convaincre moi-même. J'achetais de la viande et quelque épices, devenues relativement rare en temps de guerre et m'en retournais chez ma mère.

Sur la petite terrasse, je passais mon petit frère, qui s'amusait avec un bocal en verre, riant aux éclats sans trop que je sache pourquoi. Soudain, je fus pris d'un instant d'effroi et m'approchait de Léo doucement. Que cet enfant était stupide, refusant de partager avec moi son jouet du moment, le protégeant comme un trésor. J'avais dès mon plus jeune âge détester les enfants. Ils essayent sous leur apparence bipède de vous faire croire que ce sont des humains, mais ils ne sont mus d'aucune forme de bon sens et laisse leur jugement se substituer pour celui de n'importe quel adulte. Mais dans le reflet de la fenêtre, alors qu'il tenait le bocal dans son dos pour m'en privé l'accès, je pus observer ce que je n'avais jamais vu jusqu'à présent. Mon petit frère, la créature la plus stupide avec laquelle il m'ait été donné d'interagir, ce crétin fini dont le passe temps favoris était de jouer avec ces crottes de nez tenait dans sa main l'une des premières choses à me surprendre en plus d'une décennie : un papillon de feu dans un bocal.